

Saint-John Perse l'oiseleur, Jean-Marie Dunoyer

Le Monde des 29-30 août 1976

La Fondation Saint-John-Perse a pris son vol. Dans les locaux mêmes où ce premier hommage est rendu au poète, moins d'un an après sa mort, au second étage du royal hôtel de ville d'Aix-en-Provence, la voici prête à s'installer, à fournir aux admirateurs fervents, aux chercheurs et autres thésistes l'aliment de leur choix. Un centre d'études y sera ouvert, à la création duquel participe, sous la direction de M. Pierre Guerre, l'Association des amis de la fondation, organisatrice de l'exposition.

D'avoir pris les oiseaux comme premier thème d'une traduction dans le visible, d'une sensibilisation de ce foisonnement d'images verbales, relève d'autre chose que du symbole. Saint-John Perse n'avait pas attendu la fin de sa vie quand il en condensa la substance dans un texte définitif, pour lever les yeux sur la gent allée.

Un poème plus ou moins claudélien, *Cohorte*, adressé en 1910 à Jacques Rivière, en témoigne. L'évocation lyrique, l'invocation des oiseaux de mer, désignés par leur nom spécifique, comme une litanie, trahissaient déjà une curiosité scientifique. De tout temps l'ornithologie a été une de ses idées fixes, et l'exposition a eu raison d'en administrer quelques preuves. Tel ce billet de 1915 à Henri Hoppenot (qui fut, avec leur ami commun Dag Hammarskjöld, l'un des artisans, en première instance, du prix Nobel décerné en 1960) : « Bon voyage Hoppenot et rappelez-moi le nom de cet oiseau d'Europe qui a suivi deux jours mon petit voilier sur les côtes anglaises ... »

Avec un dessin à la plume de l'oiseau en question. Ou encore, une des lettres à Roger Caillois (1953) pleine de détails sur l'authenticité de ses recreations poétiques, par exemple l'oiseau Anhiga, « la dinde d'eau des fables », qui, mis en doute par un critique, existe bel et bien et dont l'image, une gravure du dix-huitième siècle, prêtée par la Bibliothèque nationale comme pas mal de documents, illustre ici la lettre et le verset incriminé de *Vents*. Ou encore maintes notes relatives à l'ornithologie de la main du poète.

Cette partie de l'exposition est une immense volière. Multicolore, figée, « prise » par l'éternité comme l'eau par le gel, tel l'homme vieillissant de *Chronique*, « immortel au foyer de l'instant ». Tout est beau, savant ou barbare, qui est sorti d'une main humaine, sans préoccupations artistiques au second degré, qu'il s'agisse des empreintes, dessins, aquarelles, enluminures légués par les antiques civilisations, égyptienne, mongole, persane, hindoue, chinoise ; des objets primitifs : phénix, paons, perroquets en bois d'arek, échassier en bois polychrome et aux ailes et pattes en fer du Dahomey, faîtages de cases de la Nouvelle-Guinée avec leurs rapaces coiffant des statues ; des oiseaux océaniens en vol immobilisés à jamais ; du Benuk, le dindon sauvage australien, peint sur une écorce d'eucalyptus.

Ils sont bien une centaine, dans la sélection de MM. Paul Guerre et Jean-Louis Lalanne (auteurs aussi du catalogue), de tous les siècles, de tous les pays. Mais les volatiles les plus chargés de potentiel poétique sont à notre goût ceux dont l'image est la plus proche de la réalité : les merveilleux oiseaux, dont les ans n'ont point terni l'éclat, échappés des « histoires naturelles » des siècles révolus - portes ouvertes sur le rêve avec lesquelles la photographie ne saurait rivaliser. On a rassemblé les livres, les planches de Pierre Belon, Mark Catesby, George Edwards, François Levaillant, Jean-Baptiste Audebert et Louis-Jean-Pierre Vieillot, Alexander Wilson, Polydore Roux, etc. (il faut tirer de l'oubli ces noms et ils ne sont pas les seuls), et aussi de

François Martinet qui, pour son compte ou pour l'*Histoire naturelle* du comte Georges Louis Leclerc de Buffon, a multiplié les gravures sur cuivre en couleurs.

Toutefois, d'un consensus général, l'enchantement culmine devant les rarissimes volumes d'un « format insolent » (folio « éléphant double » : 100 X 75 cm) de *The Birds of America* de John James Audubon. On nous présente en outre neuf aquatintes originales, et quelques copies, dont les modèles verts, bleus, blancs, gris, roses ou bariolés nous rapatrient au paradis terrestre. Est-ce seulement pour la splendeur de ses évocations grandeur nature et pour la minutie apportée à reproduire les moindres détails qu'Audubon a cette place d'honneur ? C'est aussi à cause de la séduction que l'homme et l'œuvre ont toujours exercée sur Saint-John Perse.

Car chez lui comme chez les autres, même lorsque, involontairement, la fidélité confine à la caricature - le « Royal chinois », tiré des *Oiseaux de la ménagerie du Roy* (circa 1690) se rengorge avec autant de majesté que son contemporain, le monarque de Versailles, - tant de chatoiement n'exclut pas l'exactitude, qui identifie chaque espèce dans son infinie diversité. Et cette suite d'images démontre surabondamment qu'il n'y a nulle solution de continuité entre le domaine de la création artistique et celui de la connaissance. D'ailleurs, M. Jean Dorst, directeur du Muséum, donne quitus à Saint-John Perse qui refoule « toute vaine séparation entre la science et la poétique ».

Après les oiseaux, l'Oiseau. L'Oiseau en soi, sans qualités, sans attributs. Son archétype – « Bracchus Avis Avis » - tel qu'il a été saisi conjointement par Saint-John Perse et par Braque. Il faut redescendre dans la cour, pénétrer dans la salle des mariages, un vrai sanctuaire au demeurant, aux voûtes gothiques, de pierre blonde. On pourra déplorer cette dispersion, imposée par la disposition des lieux. Mieux vaut supposer qu'on a réservé cette sorte d'écrin à un texte « absolu », écrit, semble-t-il, à la gloire des douze eaux-fortes de Braque. Texte et images destinés à être publiés ensemble, sous le titre initial de l'*Ordre des oiseaux*, en tirage restreint dont l'exemplaire de l'auteur, aujourd'hui propriété de la Fondation, s'ouvre, pour le visiteur, sur cette dédicace : « À Saint-John Perse en souvenir de notre rencontre. Jour faste. Georges Braque. 1962. »

À la gloire de Braque ? À la gloire des oiseaux du même coup, comme le suggère André Malraux, dans la préface du catalogue, son écrit le plus récent ? Il faut s'entendre. Définissant les estampes, le poète se définit lui-même, engage avec le peintre un dialogue, joue sa partie dans cette sorte de cantate à deux voix.

Peu d'œuvres furent plus scrupuleusement élaborées que ces *Oiseaux* « tout synthétiques qu'ils soient... inallusifs et purs de toute mémoire », court poème (la valeur de quinze pages de la *Pléiade*, si on défalque les blancs), mais combien dense ! Qu'on en juge par les trois états du manuscrit, raturés à l'extrême dans le premier jet finement griffonné jusqu'à la parfaite calligraphie d'une écriture rééduquée, voyez les anciens autographes. Ces corrections, ces surcharges, ces repentirs, permettent de suivre la genèse d'une forme magnifiquement fabriquée. Qui résume, condense, décante tant d'études, d'observations, de méditations sur l'oiseau - tel que Braque pour sa part l'a simplifié, libéré de ses accessoires, jusqu'à être le vol sublimé, réduit à son épure, « l'arc et la flèche du vol » dit le poète, comme pour leur part l'ont saisi et dépouillé Brancusi ou Tal-Coat.

Alors qu'ajouter, sur ces variations autour d'un seul thème, gravures, dessins, gouaches, huiles, aux paroles qu'elles ont inspirées à Saint-John Perse : « L'Oiseau de Braque n'échappe pas plus à la fatalité terrestre qu'une particule rocheuse dans la géologie de Cézanne. » ? Au parallélisme souligné par Malraux : « Les planches de

Braque n'apportent pas au poème une illustration, mais un contrepoint. » ? « L'oiseau héraldique assure le passage du génie rétractile de Braque à l'autorité de Saint-John Perse. » ? Notre brève énumération le suggère : on ne s'est pas borné à étaler, autour du grand In-folio, neuf des douze eaux-fortes tirées à part et quatre des six cuivres gravés par la propre main de Braque. On a tenu à réunir le plus grand nombre possible - près de vingt - de ses oiseaux, souvent plaqués comme des ombres sur l'écran du ciel : l'Oiseau bleu, l'Oiseau gris, l'Oiseau garance, l'Oiseau de feu, l'Oiseau au trait, l'Oiseau de vitrail... et le plus extraordinaire peut-être, l'Oiseau quadrillé. À chacun d'entre eux peut correspondre une phrase du poète, comme si elle avait été spécialement composée pour lui, tant sa poésie, avant de s'élancer sur les ailes de l'inspiration, part du concret.

La Fondation Saint-John Perse reste à Aix, où sa dévouée secrétaire, Mme Laure, est toujours prête à vous accueillir. Mais l'exposition s'apprête à affronter le climat de Paris. M. René Huyghe l'installera cet automne au musée Jacquemart-André. Car ces oiseaux sont migrateurs.